

Thèmes et structures de la contestation dans *la Sagouine* d'Antonine Maillet

Ben Z. Shek

Volume 1, Number 2, décembre 1975

Raoul Duguay

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/290076ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/290076ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Shek, B. Z. (1975). Thèmes et structures de la contestation dans *la Sagouine*
d'Antonine Maillet. *Voix et Images*, 1(2), 206–219.
<https://doi.org/10.7202/290076ar>

Thèmes et structures de la contestation dans *la Sagouine* d'Antonine Maillet

Cette analyse de *la Sagouine* est divisée en deux parties principales, et ce d'une manière plutôt arbitraire, car il est certain que la matière et la manière de ce texte ne font qu'un. Néanmoins, il m'a paru utile d'aborder en premier lieu les thèmes de la contestation de la pièce pour ensuite traiter de leur mise en œuvre. Je tâcherai, en fin de compte, de remettre le tout dans son ensemble.

En plus de me borner strictement au sujet énoncé par le titre de cet article, j'évoquerai au fur et à mesure des personnages et des situations tirés d'auteurs de diverses littératures, auxquels j'ai eu l'occasion de me frotter en cours de route et qui me sont venus à l'esprit à la lecture de la pièce ainsi qu'en réfléchissant à sa réalisation sur scène. Ces références-là, j'espère, montreront que *la Sagouine*, tout en étant imprégnée d'une langue et d'une culture données, participe en même temps à des courants plus larges de littérature humaniste de critique sociale.

I

Certains critiques, qui ont parlé de *la Sagouine*, ont mis en question son côté contestataire. André Major, par exemple, a référé à ce qu'il appelle « la sagesse résignée » de l'héroïne de la pièce, caractéristique qui, selon lui, « détruit toute velléité de révolte¹ ». Denis Saint-Jacques, pour sa part, déclare que :

La Sagouine n'arrive jamais à faire entrer tout à fait ce qu'elle connaît du monde dans le système de valeurs où il devrait prendre place; elle s'en inquiète elle-même, au reste, mais n'a pas de système de rechange².

-
1. André Major, « Entretien avec Antonine Maillet », *les Écrits du Canada français*, n° 36, 1973, p. 18.
 2. Denis Saint-Jacques, « *la Sagouine* d'Antonine Maillet », *Voix et images du pays* VIII, Montréal, P.U.Q., 1974, p. 195.

Laurent Mailhot, dans une interview télévisée avec Antonine Maillet, réalisée à l'Université de Toronto³, a posé à l'auteur de la pièce la question : « Pourquoi la Sagouine ne se révolte-t-elle pas ? » Et Paul-André Bourque s'est interrogé, tout en interrogeant l'auteur au sujet de la Sagouine,

Est-ce que sa crasse intellectuelle, sa crasse morale [...] n'en fait pas un personnage voué à la mort à plus ou moins brève échéance ? Est-ce qu'elle pourra jamais se débarrasser de cette crasse⁴ ?

Antonine Maillet a répondu clairement, et avec raison, à mon avis, à André Major :

Car c'est une sagesse autant qu'une résignation. C'est un sentiment lucide de son impuissance, pas un refus de la lutte [...] Pour un minoritaire [et elle l'est, selon Antonine Maillet, en tant que femme, Acadienne, francophone... à plusieurs degrés, non pas d'un point de vue purement numérique, mais plutôt du point de vue de son manque de prise sur les forces qui régissent sa vie] c'est déjà une manifestation de révolte que la prise de conscience et la dénonciation de l'injustice⁵.

À Laurent Mailhot elle dit : « Le seul fait de parler est déjà pour un être comme La Sagouine une révolte qu'elle crache à la face du monde⁶. » À Paul-André Bourque, elle réplique :

Continuellement, elle atténuée, parce que, par nature, elle n'est pas une révoltée. Mais est-ce qu'elle ne va pas faire se révolter les autres ? C'est là la question. [...] Parce qu'au fond, il y a une énorme capacité d'acceptation chez La Sagouine, comme chez tous les Acadiens de cet ordre ; on a une endurance incroyable, on a une patience, on a un sens du temps qui est énorme ; mais il vient un temps où on ne sera plus capable d'en prendre plus⁷.

Ce à quoi Bourque a ajouté, avec l'accord de l'auteur : « Elle sera en même temps une espèce de porte-parole de la patience séculaire et un porte-étendard des forces agissantes⁸. » M. Bourque a employé aussi un mot que maint commentateur de la pièce lui a appliqué : « Son caractère est vraiment ambigu [...] » Quant à cette ambiguïté, qui ressort de la structure fondamentale du texte, j'y reviendrai, un peu plus tard. En attendant, et avant d'aborder les éléments spécifiques de la contestation sociale, religieuse, économique et politique de la pièce, il faut bien sûr tenir compte du côté fataliste qui constitue l'un des pôles de la pièce, et fait opposition au côté revendicatif.

La passivité et le défaitisme chez la Sagouine sont manifestes dans plusieurs passages de la pièce⁹, ceux-ci, par exemple : « Un pauvre,

3. Cette interview, qui fait partie de la série « Visages des lettres canadiennes-françaises », a été réalisée en avril 1973.

4. Paul-André Bourque, « Entrevue avec Antonine Maillet », *Nord*, n° 4-5, automne 1972 — hiver 1973, p. 124.

5. André Major, *op. cit.*, p. 18.

6. *Interview citée*.

7. Paul-André Bourque, *op. cit.*, p. 125.

8. *Ibid.*

9. Toutes les citations de la pièce sont tirées de l'édition originelle de *la Sagouine*, publiée en 1971 par Leméac.

c'est fait pour traîner ses galoches de pavé en pavé pis de porte en porte.» (p. 15) «Tu pourras pas te respecter ben longtemps, parce qu'il faut que tu vives. Ce fait que t'ajustes tes idéals à tes moyens.» (p. 17) «C'est point à nous autres que le gouvarnement viendrait espliquer pourquoi c'est faire qu'i déclaire une guerre ou ben qu'i défend la pêche au large. Je crois ben que ça nous regarde pas non plus.» (p. 47) «Une guerre ça apporte de l'ouvrage [...] Après, il faut retourner, nous autres, à nos huîtres, pis nos coques pis nos palourdes. Et les temps redevenont durs. Et la misère reprend. Et j'avons pus rien qu'une chouse à faire: c'est de guetter qu'il s'en vienne une autre guerre qui nous ressortira encore une fois du trou.» (p. 58) «Ben, par icitte, une parsoune qu'est en ménage depuis un sartain temps, et pis qu'a déjà coumencé à élever sa famille, et pis qu'a déjà traîné des années sus ces stamps, c'te parsoune-là a des souhaites putôt eflintchés. À souhaitera de gâgner une fois au bingo, ou ben de ouère ses enfants faire leux grades ou ben de trouver sus les compotoirs des magasins des coupons d'indjenne ou de flanellette pour se faire des hardes neuves.» (p. 72) «C'est malaisé quand c'est que t'as ni métier, ni instruction, ni parsoune pour te sortir du trou. Gapi dit qu'il veut point d'aide de parsoune; ben c'est parce qu'il sait ben que quand c'est même qu'il en voudrait, il en arait point... C'est malaisé.» (p. 76) Ce ton désolé, aux «souhaites éflintchés», comme dit la Sagouine, me rappelle celui d'un personnage créé par l'écrivain polonais de langue yiddich, I. L. Peretz. Dans sa nouvelle, *Bontcheh le silencieux*, le héros est un cocher qui pendant toute une vie a éprouvé insultes, faim, coups rudes. Quand, après sa mort, il subit le jugement des anges qui, eux, trouvent chez lui un caractère exemplaire et lui offrent le choix de tous les trésors du paradis, Bontcheh ne commande qu'un petit pain chaud au beurre! De même, la Sagouine a des rêves bien simples quant à sa vie après la mort :

Tant qu'à ça, je sais pas quoi c'est qu'i feront de moi non plus, parce que jamais je croirai qu'ils aront encore besoin de faire forbir leux places en haut-là!... Hé ben, je reposerai mes vieux ous. (p. 83)

Et cette citation-ci évoque pour moi un commentaire de Gabrielle Roy sur la célèbre pièce russe, *l'Oncle Vanja* de Tchékov, où l'auteur de *Bonheur d'occasion* écrit :

À la fin de sa pièce [...], Tchékov, l'un des écrivains les plus fraternels, l'un de ceux qui ont le mieux dépeint la fatigue de vivre, fait dire à son héroïne lorsqu'elle s'adresse à l'oncle Vanja, alors que tous les deux ploient sous le poids de leur pauvre vie d'efforts sans cesse renouvelés: «Un jour, nous nous reposerons. Nous nous reposerons, oncle Vania¹⁰.»

Et Gabrielle Roy de continuer :

Me joignant à Tchékov, si las et pourtant si frémissant encore d'espérance, j'aimerais conclure, si j'osais, en avançant ce que lui-même

10. Gabrielle Roy, «Hommage à l'exposition universelle, 1967, Terre des hommes. Le thème raconté par Gabrielle Roy», texte ronéotypé, p. 47.

pensait peut-être au fond : Un jour, nous nous réjouissons. Nous nous réjouissons, oncle Vania¹¹.

À mon avis, le côté fataliste qui se trouve dans *la Sagouine*, mêlé comme il est à un côté contestataire et revendicatif, contient une lueur d'espoir aussi touchante que celle véhiculée par *l'Oncle Vania*, bien que les milieux sociaux dépeints dans les deux œuvres soient fort différents.

En ce qui concerne la société qui entoure la Sagouine, elle a des divisions fort nettes, selon une échelle hiérarchique. Au haut de l'échelle se trouve une entité quelque peu impersonnelle, mais néanmoins puissante : « les Arvune », qui possèdent le grand magasin de la petite ville où habite la Sagouine, et dont je reparlerai. Au pied de l'échelle, il y a justement les gens d'en-bas, voisins et voisines de la Sagouine, les pêcheurs et leurs familles, qui habitent des cabanes peu solides. En fait, il y a une couche sociale même plus basse que celle que constitue la Sagouine et les siennes : il s'agit des « gens des concessions », des demi-sauvages qui rudoient les habitants de la paroisse et que méprise la Sagouine, surtout parce que les jeunes filles ou femmes de ceux-là l'ont concurrencée dans le temps en ce qui avait trait aux matelots. Comme l'a dit Antonine Maillet, « il n'y a jamais de minorité assez petite pour ne pas se sentir majoritaire devant quelqu'un¹² ». Entre les gens d'en-bas et les marchands riches, il y a les gens d'en-haut de la micro-société acadienne, les professionnels, les commerçants, même les ouvriers spécialisés comme le barbier. C'est surtout chez eux que la Sagouine « forbit ». La plupart des clercs appartiennent eux aussi à cette couche relativement aisée.

Le schème social que présente Antonine Maillet est plus que descriptif, et porte en lui un germe de critique mordante. Ceci ressort des citations suivantes :

Je pouvons pas aller nous faire bénir la gorge à la Saint-Blaise, non plus, parce qu'il faut que je gardions sus les autres, ce matin-là, tandis qu'ils allont à l'église. Ça fait que je pognons les amygdales toute l'année, et les auripiaux. Les autres qui s'avont fait bénir la gorge tout leu saoul sont ben portants et levont le nez sus nos fièvres. (p. 12)

Pas que je pouvions acheter rien de ça, nous autres, mais je pouvons regarder. Je regardions la femme à Dominique qui venait s'acheter des boules de Nouël, et des chandelles, et du papier d'argent pour décorer son âbre; et les enfants du banquier qui s'achetiont des pinottes à la livre et des bananes; et la grand' Carmélice au P'tit Georges qui s'achetait tous les ans sa boîte de Moirs-tri-X de cinq livres; et ceuses-là qui s'achetiont des ourses de poil, pis des catins-qui-brailent, pis des chars aléctriques. Y a des enfants qui manquiont de rien à Nouël et qui mangiont des oranges à s'en chavirer les boyaux. (p. 22)

La chouse que je comprends le moins, c'est que d'un côté le Bon Djeu a dit qu'il était malaisé pour un riche d'entrer au ciel; et de l'autre côté il me r'semble à moi que c'est malaisé pour un riche de pas y aller. Un houme à l'aise peut respecter tous les coumandements de Djeu et de l'Église sans que ça y couût ben gros de trouble; i' peut

11. Gabrielle Roy, *op. cit.*, p. 47-48.

12. André Major, *op. cit.*, p. 17.

payer sa dîme, faire sogner son père pis sa mère sus leux vieux jours, s'acheter du poisson frais tous les vendordis, se rendre à la messe du dimanche et aouère son banc pour s'assir dedans, pis faire sa vie dans l'honneur et le respect sans avoir besoin de voler ou de battre son ouasin pour attraper les deux boutes. (p. 66-67)

C'est malaisé pour un pauvre de faire la charité ou de donner à l'église. Ça fait qu'il peut jamais être sûr de son salut comme c'ti-là qu'à les moyens de se le payer comptant. (p. 68)

Dans la dernière citation, il est question de salut, ce qui nous amène au thème de la contestation religieuse, lié, comme tous les thèmes de la contestation, à la division sociale que je viens de tracer.

L'un des aspects les plus féroce­ment satiriques du thème religieux est celui qui traite de la charité chrétienne. La Sagouine en parle dans le tout premier monologue :

Ils pouvont ben nous trouver guénilloux : je portons les capots usés qu'ils nous avont baillés pour l'amour de Jésus-Christ. Par chance qu'ils avont de la religion : ils pensont des fois à nous donner par charité leux vieilles affaires. [...] Je finissais par les receouère pour nous payer nos journées d'ouvrage, mais quand c'est que j'en avons pus envie [...] Ils te dounons des châles itou quand c'est qu'ils se portont pus et des bottines quand c'est la mode des souliers. Ça arive même qu'ils te dounont deux claques du même pied [...] (p. 11)

La veille de Noël, cette sorte de « charité » devient un acte collectif dans le « soubassement » de l'église :

Chaque pauvre avait droit à son présent [...] Apparence que c'est les croisées-eucharistiques qui avont tout fait les patchets, avec les enfants-de-chœur. Ils travaillont durant tous les Avents à ragorner des bebelles de porte en porte pis à les ramancher, parce que les enfants d'en haut étiont pas pour bailler aux pauvres leux bounes affaires [...] Vous compornez, ces enfants qui receviont un aroplane qui vole pus ou ben une petite catin-qui-pisse qui pisse pas, ils se metiont à brailler et ça finissait en jeu de chiens [...] Ça fait que les enfants-de-chœur et les croisées-eucharistiques étiont ben chagrinés parce qu'ils avont fait leu possible pour faire leu bonne action. Mais le prêtre leu disait qu'y avait pas de quoi se chagriner puisque c'est l'étention qui comptit. Ça fait que les enfants-de-chœur retorniont avec leu boune action, et les enfants d'en bas avec leux aroplanes cassés. (p. 23-24)

Et encore :

Le prêtre se greyait dans ses pus belles hardes : des soutanes, des écoles, des chasubes, des surplus par-dessus surplus [...] et tout ça en dentelle de couvent [...] J'avions pas de hardes de dentelle, nous autres [...] (p. 25)

Le prêtre, donc, prône une morale abstraite et renforce les divisions sociales dans la paroisse par sa symbolique unité vestimentaire avec les riches. De plus, sa « charité » ressemble à celle de ses ouailles nanties : quand la Sagouine se couche, la veille de Noël, c'est sur « un vrai matelas avec des ressorts que le prêtre nous a douné ». Puis elle ajoute : « Même que les ressorts nous rentront dans l'échine si je prenons pas garde ! » (p. 29) Quant au presbytère, la Sagouine cite son défunt père au sujet

des histoires qu'avaient couru la parouesse sus le dos du prêtre qu'avait deux sarvantes. Et pis après ? que mon père nous avait dit. [...] Et son probytère est-i' point grand assez pour loger toutes les femmes de la parouesse sans compter les houmes pis les enfants ? (p. 38)

L'aliénation que ressent la Sagouine face au curé est soulignée aussi par sa gêne à lui expliquer que « la flacatoune » qu'il voulait leur interdire de fabriquer et de boire était la seule boisson qu'ils pouvaient se permettre.

C'est malaisé d'expliquer ça au prêtre. Je sions pas instruits, nous autres, et je parlons pas en grandeur [...] Le prêtre, lui, dans son prône il parle comme la femme du docteur, ils sort des grands mots pis il vire ben ses phrases. (p. 39)

Le prêtre prône aussi une morale qui fait abstraction totale du contexte social et rabaisse constamment l'homme : selon lui,

le mal que tu fais, c'est toi qui le fais tout seul, parsoune t'aide, et c'est pour ça que tes péchés t'appartchennent. Tandis que tes bounes oeuvres, c'est le Bon Djeu qui te les fait faire [...] Coume ça, ça veut dire que la seule chouse que tu peux faire par toi-même, c'est ta damnation [...] (p. 68)

Mais il y a des exceptions, notamment dans la personne du Père Blanc qui venait de son propre gré manger chez la Sagouine (alors que les femmes d'en haut se battaient à qui mieux mieux pour inviter à dîner ce miraculeux prêtre des missions) :

Ah ! c'était sans sarémonie, c'était point un houme à faire le bec fin, ni à se lever le petit doigt pour boire sa tasse de thé. Il mangeait avec nous autres, il parlait avec nous autres, il jouait aux cartes avec nous autres [...] Il nous dounait jamais les vieilles hardes de sa mère, ni les chaises cassées qu'ils aviont dans le gornier chus eux : non, ben il aidait à Gapi à bardotter, pis à terrasser la cabane, pis à scier le bois pour l'hiver. C'était point un saint : il faisait point de miracles [...] J'avions point honte devant lui, parce que lui, il s'aparcevait même pas que les fayots aviont été réchauffés deux fois [...] et j'avions pas besoin de cacher nos poux pis nos punaises quand c'est que je le voyons lever sa soutane pour sauter par dessus notre bouchure. (p. 41-42)

Le Père Léopold me rappelle un autre personnage de l'auteur yiddish I. L. Peretz dont j'ai déjà parlé. Dans sa nouvelle, *Sinon plus haut*, Peretz met en vedette un rabbin censément mystique dont on raconte qu'il montait au ciel lors du Yom Kippour. Un sceptique décide de se cacher sous le lit du rabbin la veille de la journée sacrée pour vérifier. Qu'est-ce qu'il découvre ? Que le rabbin se lève vers cinq heures du matin pour aller couper du bois de chauffage pour une veuve et pour apporter de quoi manger aux pauvres. Quand on demandait au sceptique si c'était vrai que le rabbin s'élevait jusqu'au paradis, il répondait : « sinon plus haut ». Je crois que le texte d'Antonine Maillet est imprégné d'un humanisme aussi profond, dans son maniement du thème religieux.

Le système économique qui régit la vie de la Sagouine et de son entourage est présenté également d'une manière critique et ironique. Pre-

nons, par exemple, l'attitude de l'héroïne face à l'assurance-chômage que reçoit son mari pendant les mois creux de la pêche :

Pas d'épelans, ben des stamps, que j'y dis. Moins y a d'épelans, et plusse qu'y a des stamps. C'te année, j'avons mangé des stamps tout l'hiver. Par rapport que le gouvernement peut pas quitter le pauvre monde sus leu faim, il peut pas nous quitter corver le ventre creux. (p. 28)

Quand elle et son mari discutent de l'alunissage des Américains, la Sagouine proteste que la lune devrait appartenir à tout le monde.

Ben quoi c'est que je savons asteur s'ils allont pas se mettre à vous vendre nos clair de lune ? Ils nous vendont ben l'eau de mer pour pêcher. [...] Ils nous vendont nos parmis de pêche, pis ils nous laissent pas pêcher à l'année. La mer leur appartient, comme la terre, pis comme les bois. J'avons rien à nous autres. Rien que le vent, la neige ; ça c'est à nous autres, gratis. Le vent, la neige, les frettes, pis l'eau dans la cave. La mer t'appartient pas, à part de c't'elle-là qui vient te qu'ri chus vous aux marées hautes. [...] Surement la mer qui rentre dans ta cave charrie jamais le houmard pis le soumon ; rien que de l'échume pis de la vase. Ce qu'est point payant, ça t'appartient. (p. 44).

Et alors, la Sagouine en vient à considérer la question de la propriété :

D'accoutume une terre appartient pas à c'ti-là qui la trouve ou ben la défriche le premier. Elle appartient à c'ti-là qu'est assez fort pour bosculer l'autre ou assez riche pour l'acheter. [...] Ça fait que quand c'est que les temps sont durs, comme asteur, tout le monde vend sa dernière laize de boune terre, pis sort ses papiers pour les États ou ben se met sus ses stamps. Pis une bonne journée, on s'aparçoit que tout le haut du comté appartient à un houme. Et c'ti-là peut faire ce qu'i veut. (p. 45)

Puis elle poursuit, dans des mots qui font écho à ceux de Menaud, le maître-draveur :

Il peut défendre au monde de pêcher dans les lacs ou dans les ruisseaux : [...] i' peut planter ses 'no trespassing' partout.

On a vu, donc, qu'en dépit de sa résignation chronique, la Sagouine a aussi ses moments fort lucides de contestation économique. Elle aurait pu faire sien le dicton chargé de signification de *l'Avalée des avalés* : « En béréncien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir¹³. » En fait, la recherche de l'identité est l'aspect le plus marquant du thème de la contestation politique dans *la Sagouine*. C'est surtout le monologue du recensement qui en traite.

Les « recenseux » comme elle les appelle, posent à la Sagouine une question bien difficile : « Ta nationalité, qu'ils te demandont. Citoyenneté pis nationalité. C'est malaisé à dire », (p. 88) ajoute-t-elle. Elle ne peut se considérer ni Américaine, ni Canadienne, ni même Canadienne française pour des raisons socio-économiques aussi bien que géographiques. Quand

13. Réjean Ducharme, *l'Avalée des avalés*, Paris, Gallimard, 1966, p. 250.

elle se décide à se dire Acadienne, parce que «je sons sûrs d'une chouse, c'est que je sons les seuls à porter ce nom-là», c'est une fin de non-recevoir :

Parce qu'ils avont pour leu dire que l'Acadie, c'est point un pays, ça, pis un Acadjen, c'est point une nationalité, par rapport que c'est pas écrit dans les livres de Jos Graphie.

Et la Sagouine de conclure :

Ah! c'est malaisé de faire ta vie quand c'est que t'as pas même un pays à toi, pis que tu peux point noumer ta nationalité. Parce que tu finis par pus saouère quoi c'est que t'es entoute. Tu te sens coume si t'étais de trop ou ben qu'y avait pus parsoune qu'i' voulit de toi. (p. 89)

Ce qui pis est, c'est que les «encenseux» s'adressent à la Sagouine dans une langue étrangère: «Ils te parlont point dans ta langue non plus; ça fait que tu les comprends pas.» (p. 89) Cette contestation d'un certain statut politique est doublée d'une contestation linguistique dans un sens négatif, comme dans la citation ci-dessus, mais aussi dans un sens positif, car «cette femme faite texte¹⁴», selon l'expression de Denis Saint-Jacques, s'exprime en franco-acadien, et revalorise ainsi ce parler, tout en devenant texte. Voilà le défi qu'a relevé Antonine Maillet après quelques hésitations :

Est-ce que les Acadiens vont comprendre cette langue orale? [...] Est-ce que le public en dehors de l'Acadie peut comprendre cette langue, même orale¹⁵?

s'est-elle demandée, avant son heureuse décision de s'y lancer.

Léonard Forest souligne le côté frondeur de l'emploi du franco-acadien en tant que moyen d'expression littéraire :

La ville, dominée par ses maîtres anglophones, accueillait le labeur des Acadiens mais n'entendait pas leur langue¹⁶.

Et André Belleau :

La beauté et la force de l'origine s'acharnent à exprimer ce qui s'emploie à les nier, c'est-à-dire la misère, l'injustice et la sottise du présent; c'est là l'ambiguïté qui rend la langue de la Sagouine si terriblement poignante et efficace¹⁷.

La contestation politique se trouve aussi dans des monologues d'une acuité remarquable qui traitent des élections, et de la guerre au Viet-Nam, ce dernier devenu même plus actuel qu'il ne l'était en 1971. Victime, donc, de tout un réseau d'aliénations — qu'elles soient sociales, économiques, religieuses ou politiques — la Sagouine n'en démord pas pour autant. Comme l'a si bien exprimé Alain Pontaut :

14. Denis Saint-Jacques, *op. cit.*, p. 194.

15. Paul-André Bourque, *op. cit.*, p. 114.

16. Léonard Forest, «le Pays de la Sagouine» dans Antonine Maillet, *la Sagouine*, Montréal, Leméac, 1973, p. 8.

17. André Belleau, «la Langue de la Sagouine», *ibid.*, p. 20.

Ainsi l'humilité sans voix, la sagesse résignée, la naïveté cocasse de la Sagouine débouchent-elles constamment et comme instinctivement, sur la prise de conscience, la dénonciation, le fer rouge, le réquisitoire. Seule, anonyme, totalement démunie, la Sagouine éclaire et réveille. Elle condamne et redresse. Elle transforme. De sa place. Immobile. Au-dessus de son seau¹⁸.

II

Antonine Maillet, racontant la genèse de *la Sagouine*, créée d'abord comme une série de monologues radiophoniques, a dit :

C'était la première fois que j'étais libérée sur le plan langage, par exemple, que j'étais libérée aussi sur le plan des structures parce que je n'en avais pas. [...] À ce moment, je ne savais même pas que c'était une pièce, c'était ni pièce, ni roman, ni aucun genre littéraire : par conséquent, il n'y avait pas de lois. Et puisqu'il n'y avait pas de lois, il n'y avait pas de structures, pas de handicap, pas de barrières. [...] C'était la première fois que je ne m'inspirais plus de la littérature mais de la vie, de façon concrète, presque absolue¹⁹.

N'en déplaise à l'auteur, j'aimerais suggérer que *la Sagouine* possède en effet ses propres structures théâtrales et langagières en plus de la charpente sociale, qui sous-tend les thèmes de la contestation et dont j'ai déjà parlé assez longuement. Ceci dit, je ne crois nullement que cela enlève quoi que ce soit à l'originalité de la pièce, au contraire. Mon propos sera de relever ici les structures qui sont intimement liées aux thèmes de la contestation.

Au début de cet exposé, j'ai mentionné que plusieurs critiques ont parlé de la qualité nettement ambiguë du texte de *la Sagouine*. Alain Pontaut, Marcel Dubé, André Belleau, Denis Saint-Jacques, Paul-André Bourque et Antonine Maillet elle-même y ont tous fait allusion. Je soutiens que l'ambiguïté et la paradoxalité créent une tension structurale qui donne à la pièce son ton essentiel. L'un des aspects les plus significatifs de la structure paradoxale de la pièce est la tension entre l'être et le paraître. Il me semble que le paradoxe qui résume tous les autres est celui qui met en opposition d'une part la crasse dont est couverte la Sagouine et qui est même organiquement présente dans son sobriquet qui a remplacé le nom de baptême déjà oublié, et d'autre part sa pureté morale dans le sens le plus large du terme. Les toutes premières lignes du texte établissent nettement cette opposition :

J'ai peut-être ben la face nouère pis la peau craquée, ben j'ai les mains blanches, Monsieur! J'ai les mains blanches parce que j'ai eu les mains dans l'eau toute ma vie. J'ai passé ma vie à forbir. Je suis pas moins guénillouse pour ça... j'ai forbi sus les autres. Je pouvons ben passer pour crasseux : je passons notre vie à décrasser les autres [...] Nous autres, parsoune s'en vient froter chus nous. (p. 11)

18. Alain Pontaut, « le Réquisitoire de la Sagouine », dans Antonine Maillet, *la Sagouine*, p. 20.

19. Paul-André Bourque, *op. cit.*, p. 113.

Et à la fin du premier monologue, la Sagouine revient à cette même idée pour la renforcer :

Sacordjé oui! Toutes les femmes du pays avont beau se laver la peau dans le lait de beurre et l'eau de colonne, y en ara jamais une seule qu'ara les mains pus blanches que la Sagouine, qu'a passé sa vie les mains dans l'eau. (p. 15)

Un poète chinois, dont n'a sans doute jamais entendu parler la Sagouine, a dit la même chose-en d'autres mots :

les ouvriers et les paysans [...] bien qu'ayant les mains crasseuses et les pieds couverts de bouse sont en fait plus propres que les bourgeois²⁰ [...]

Cette même opposition est présente dans la comparaison que fait la Sagouine entre les crasseux, et certains prêtres à confesse :

une affaire de grouse grille en bois franc avec de la célophane en arière des barreaux pour point empester le prêtre. [...] Ils étiont point accoutumés à nos senteurs, les pauvres prêtres, ils vivent dans des beaux probytères forbis à l'année où c'est que ça sentait rien que le Bon Ami pis la Lemon Oil. (p. 38-39)

Un autre exemple de la tension entre l'être et le paraître transparaît dans les lignes suivantes :

Ça une belle peau, des cheveux frisés à grandeur de la tête, des ongles longs comme ça et pointus coume des clochers d'église. Pis ça sent le musc et la dentifreeze à jeter à bas. Ben propre que ça paraît dehors. Mais d'en dedans ? (p. 14)

Et encore :

Ah! pour ça, mettez des belles hardes sus le dos d'un crasseux, et vous pouvez quasiment pus dire la diffarence, ben non, entre lui pis un sénateur. (p. 35)

Une autre tension paradoxale est celle, ontologique, entre ce à quoi les forces opprimantes aimeraient réduire la Sagouine et son acharnement à exister, à perdurer :

je sais pus rien, j'appartchens pus rien, je suis peut-être pus rien, non plus. Ben je suis encore en vie, toujou' ben [...] Ça fait qu'ils seront ben obligés de me reconnaître quand c'est que je marcherai à côté de zeux, sus le chemin du roi. (p. 91)

En plus, il y a la tension entre le côté pathétique de la vie de la Sagouine et son côté songeur dont par exemple le rêve d'avoir une maison à elle et non plus une cabane boiteuse, ou l'espoir de voir de meilleurs jours. Si désespérés soient ces élans, ils contiennent néanmoins des lueurs d'optimisme qui touchent et réchauffent le cœur.

20. Mao-Tsé Toung, *De la littérature et de l'art*. J'ai traduit l'extrait cité de l'édition anglaise de ce texte, *On literature and art*, Pékin, 1967, p. 7.

Il faut noter aussi l'emploi d'une technique similaire à celle qu'affectionne Yvon Deschamps dans ses monologues. Même quand la Sagouine prononce ses monologues les plus outrageusement absurdes et naïfs, tel celui sur les prétendus bénéfiques de la guerre ou de la crise économique, il y a un double niveau idéologique qui sous-tend le texte : entre ce qu'en dit le personnage et ce qu'en tire le lecteur ou l'auditeur il y a une contradiction extrême, qui est capitale pour saisir la critique profonde d'un système social donné. N'est-ce pas la même démarche chez Deschamps, dans des monologues tels « l'Histoire du Canada » ou « la Mort du boss²¹ » ? Il s'agit d'une parenté qu'a bien voulu reconnaître Antonine Maillet elle-même²².

Il est évident que l'humour joue à différents registres dans *la Sagouine* et pourrait à lui seul constituer le sujet d'une étude d'envergure. Je veux toutefois noter en rapport avec la nature paradoxale de la pièce, et cela saute aux yeux, que les rires s'expriment pour la plupart à travers des larmes et sont donc eux aussi ironiques, ambigus. Les calembours, les bons mots, les litotes, l'hyperbole, la naïveté drôle, l'humour noir, l'absurde, la déformation de mots savants, tous font à maint moments partie des structures de la contestation.

Bien que *la Sagouine* soit sous-titrée « pièce pour une femme seule », un autre élément ambiguë de sa structure est le rôle important qu'y jouent des personnages absents-présents ; en premier lieu, Gapi, mari de l'héroïne. Ce dernier, bien sûr, n'apparaît jamais sur scène, mais il est évoqué et cité (et même interpellé) à maintes reprises et devient un véritable personnage dont le lecteur ou l'auditeur fait la connaissance. Meurtri par une vie d'échecs et de déceptions, Gapi est devenu un observateur acerbe des choses humaines et divines. Contre-partie sceptique et cynique de sa femme, il fait contraste avec sa foi naïve et sa résignation fataliste à elle. Par la rage qui le travaille quand il commente des sujets tels la Résurrection, le paradis et l'enfer, les guerres et les crises économiques, il aiguillonne la conscience sociale de sa femme qui, tout en le nommant « blasphémateur », arrive petit à petit à le comprendre. La révolte individuelle de Gapi face à leur destin ne la laisse pas indifférente, loin de là. Cela est évident, par exemple, dans le monologue auquel j'ai déjà référé, où la Sagouine condamne les ravages causés par le règne anarchique de la propriété privée. En pleine diatribe à ce sujet, elle s'arrête pour constater, « Ah ! pour ça, Gapi a raison » (p. 44), indiquant ainsi l'influence qu'a eue son mari sur l'éveil de sa conscience sociale. Ses réflexions sur les commentaires désabusés de son mari amènent la Sagouine à apprécier pleinement la valeur intrinsèque de Gapi, ce qu'il a été, et par extension, ce qu'il aurait pu être :

C'est pourtant point un paresseux, Gapi. Quand c'est qu'il travaille, en tout cas, il est debout. Et le jour qu'il est venu me qu'ri sus mon père, avec sa hatchette sus l'épaule — y a passé cinquante ans de

21. Voir Yvon Deschamps, *Monologues*, Montréal, Leméac, 1973, p. 146-161 et 227-233.

22. Paul-André Bourque, *op. cit.*, p. 117-118.

ça — [...] il était jeune et vigoureux. Et des épaules pus fortes qu'un caribou, m'a grand'foi! il était droite, en ce temps-là [...] (p. 77)

Bien moins incarnés mais jouant néanmoins un rôle significatif dans la pièce, sont «les Arvune», pas les vrais, (dont le nom, déformé par la Sagouine selon le système phonétique du franco-acadien, est celui d'un industriel fort puissant en Acadie²³), mais plutôt ceux qui gèrent le grand magasin général qui porte ce nom dans la communauté où habite l'héroïne. C'est grâce au magasin des Arvune, dont la devanture «un bon jour [...] se mettait à briller» (p. 22), que la Sagouine savait que Noël s'en venait. Mais le rapport entre l'héroïne et ces «chassis» résume bien le statut social de la laveuse de planchers :

Ils vous avont un stock de bebelles et de butin que ça vous faisait venir l'eau à la bouche, ma grand foi! Pas que je pouvions acheter rien de ça, nous autres, mais je pouvions regarder. (p. 22)

De même, la Sagouine ne peut que *regarder* le «calendrier» des Arvune dont Gapi révèle (dans son discours incroyablement concernant la lune) la prise de possession de la dune qu'on leur avait «larguée» «pour quelques piasses», parce que c'était «rien que du sable». (p. 43)

En plus des Arvune, toutes sortes d'autres personnages mineurs — des fermiers, des pêcheurs, des dévotes, des évêques, et les célèbres «recenseux» — sont évoqués par la Sagouine, en tant que figurants sur la route de sa vie.

Un autre élément structural de la pièce qui sert à relever les thèmes de la contestation est l'emploi du rythme, que le romancier et critique anglais E. M. Forster a défini comme étant «la répétition avec de la variation²⁴» dans un texte littéraire. Les meilleurs monologues, par exemple le premier, intitulé «la Sagouine», ou «le Recensement», ou «le Printemps», auxquels je reviendrai tout à l'heure, sont construits selon un mouvement rythmique et circulaire. De plus, certaines locutions se répètent, avec variations, à travers tout le texte. Par exemple, l'expression «des citoyens à part entchère» revêt une force ironique grâce à son emploi rythmique :

Par rapport que je sons des citoyens à part entchère, que nous a dit la sarveuse-visiteuse, ça fait que je mangeons des crêpes et des fayots toute l'année. (p. 28)

Et elle enchaîne :

Pour des citoyens à part entchère je manquons de rien, ça faut le dire. (p. 29)

C'est aussi lors des élections que la Sagouine et ses semblables sont considérés comme des «citoyens à part entchère», quant aux promesses et à la bière offertes par les organisateurs politiques. Mais,

23. Il s'agit du millionnaire W. K. Irving.

24. E. M. Forster, cité dans E. K. Brown, *Rhythm in the Novel*, Toronto, University of Toronto Press, 1950, p. 7.

ça change pas grand chose: d'un bôrd ou de l'autre, une fois les aléctions finies, le gouvernement a pus le temps de se bodrer de nous autres. (p. 30)

Lors du recensement, l'héroïne réfère aussi à cette étiquette ironique :

Ils te diront ben que t'es un citoyen à part entchère; ben ils pouvont point noumer ta citoyenneté. (p. 89)

Et elle ajoute :

Ben si je l'étiens pus, je crois ben qu'ils s'en aparcevriont pas, par-soune. Pas même les recensements. (p. 91)

De même, à travers toute la pièce, l'auteur brode un mouvement rythmique avec les mots « derrière », « arrière », et leurs variantes²⁵, ainsi qu'avec les formes négatives des verbes²⁶, pour souligner la marginalité de la Sagouine et son manque de prise sur le monde qui l'entoure.

Un autre élément rythmique présent dans tout le texte c'est l'emploi des points de suspension qui correspondent à des pauses, à des silences tout éloquents au niveau de la représentation sur scène. Ces figures expriment chacune à leur tour, le pathos, la honte, la peine, la désorientation, l'hésitation, la réflexion, l'équivoque, le doute religieux, le rêve nostalgique, l'espoir tenace²⁷. Je n'en donnerai qu'un seul exemple, qui illustre bien l'éveil d'un doute, inspiré par son mari, sur les dogmes religieux :

Gapi, lui, il a pour son dire que si le Bon Djeu est bon... Mais je le fais taire, Gapi... Il dit qu'il peut pas y aouère d'enfer pour le pauvre monde, parce qu'ils l'avont eu sus la terre, leur enfer. (p. 93)

III

La Sagouine n'est pas un texte sans failles. La valeur esthétique et humaine des monologues est inégale, et il s'y trouve parfois du rembourrage. Néanmoins, à mon avis, cette œuvre est l'une des plus significatives et des mieux réussies de la littérature francophonie du Canada des vingt-cinq dernières années. L'héroïne qu'a créée Antonine Maillet, tout en restant inoubliablement individualisée, va au-delà du seul être imaginaire. Tout « en restant toujours fidèle à sa vérité de personnage », selon Alain Pontaut, la Sagouine

devient une sorte de catalyseur, de témoin collectif, de bouche et de cœur communs, de conscience de l'auteur et de sa société²⁸.

André Belleau, s'arrêtant sur la langue de ce personnage souligne lui aussi le symbolisme de la collectivité qui s'y trouve :

25. Voir, par exemple, les pages 12, 13, 22, 23, 25, 53, 75, 91.

26. Voir les pages 13, 25, 26, 44 et *passim*.

27. Voir les pages 12, 13, 19, 20, 29, 44, 65, 66, 68, 77, 79, 84, 88, 92, 94, 96.

28. Alain Pontaut, *op. cit.*, p. 21.

À cet égard, un trait du parler paysan d'autrefois comme « je pensions » [...] acquiert dans la bouche de la Sagouine une dimension extra-linguistique: c'est comme si, par cette action plurielle accomplie par un seul, tout un peuple témoignait²⁹.

Dans le monologue « le Printemps », l'un des plus saisissants, cette dimension collective est sous-jacente et implicite :

Le printemps, c'est fait pour ceuses-là qu'avont eu de la misère à travorsier l'hiver [...] C'est tchurieux, mais moi, le printemps, ça me donne envie de sortir [...] pis de marcher pus vite que d'accoutume; ben, ça me fait ennuyer itou [...] c'est coume un ennui du soleil de sus l'empremier [...] Bon, ben, figurez-vous que vous sortez sus votre marche-pied, un matin de printemps, et que vous ouavez passer les outardes qui s'en allont par dans les terres [...] Et vous ouavez pendriller une goutte d'eau au bout d'une branche, et vous l'entendez timber dans la neige, et filer dans le canal, et dévaler jusqu'à la côté, dans la mer. Puis vous sentez le treuffle qui voudrait sortir de la terre, et la glace qui descend la rivière. Et les goélands crient après les outardes et les outardes continuent à monter dans les terres [...] C'est coume si « toute votre vie était ramassée là dans vos veines [...] C'est coume si toute votre souvenance vous revenait d'un coup [...] Toute votre souvenance, et tous vos aspérances et tous vos ennuis. T'arais le goût de subler, pis de turluter... (p. 78-80)

Le printemps auquel aspire la Sagouine est à la fois celui de tous les siens, de son propre pays et du monde entier.

Ben Z. Shek
Université de Toronto

29. André Belleau, *op. cit.*, p. 35-36.